

vêque Taché, comme nous le verrons par le remarquable éloge suivant, qu'a bien voulu faire ce vénérable archevêque, à l'égard de nos volontaires Canadiens-français lors de leur passage à St-Boniface :

Evntes ibant et flebant, venientes autem venient cum exultatione.

A leur départ on versa des larmes abondantes, mais leur retour est le sujet d'une grande allégresse.

Messieurs,

Il y a aujourd'hui quinze jours, dit Sa Grandeur, j'étais dans la noble cité de Champlain, dans ce vieux Québec que nous aimons tous tant. Tous ceux que je vis me parlèrent du 9^{ème} Bataillon. On me décrivit l'émotion profonde et les larmes abondantes causées par son départ, cependant on semblait se consoler de ces déchirements du cœur par la pensée que ceux qui en étaient l'objet reviendraient prochainement répandre l'allégresse dans le sein de leurs familles, causer une joie d'autant plus vive que leur absence avait été plus sensible.

Nos Livres Saints ont des paroles pour toutes les circonstances, aussi en récitant mes vœux ce jour-là même, j'y trouvai le texte que je viens de citer et qui me semblait parfaitement approprié à votre situation, messieurs. Je ne vous dissimulerai pas qu'en attendant les regrets exprimés sur votre départ, je mêlai mes larmes à celles que je vis verser, comme je m'efforçai d'augmenter la joie du retour en les assurant qu'il allait se faire bientôt, et à la suite d'une campagne tout à votre avantage.

Je comprends, ajouta Sa Grandeur, ce qui a été éprouvé à votre départ de Québec; les vives appréhensions auxquelles étaient en proie tous ceux qui vous aiment. L'imagination guidée par un cœur affectueux est bien puissante à se créer des inquiétudes. On vous voyait, ce qui a eu lieu, exposés à toutes les fatigues de longues et pénibles marches, à toutes les privations d'une pénible campagne dans un pays peu habité; on vous voyait, ce qui n'a pas eu lieu, exposés à la cruauté de féroces Sauvages, on vous voyait, et tous ensemble nous bénissons Dieu de ce que la chose n'a pas eu lieu, exposés à combattre des frères pour lesquels vous avez de vives sympathies. Toutes ces appréhensions sont maintenant dissipées et vous revoyez d'une campagne qui certainement aura des charmes pour vous le reste de votre vie. Ces mots Gleichen, Calgary, McLeod et Edmonton étaient pour vous des mots sans signification; pour le reste de votre vie ils seront des noms pleins de charmes et d'agréables souvenirs. Laissez-moi vous le prouver par une anecdote qui m'est toute personnelle.

Je n'étais encore âgé que de six ans lorsque mon aïeul fit sur mon esprit d'enfant une vive impression, en me disant qu'il était devenu soldat pour la défense de notre pays pendant qu'il était encore élève au vénérable Séminaire de Québec; et on me rappelait ce souvenir de son adolescence scolaire et militaire, l'œil du vieillard s'enflammait d'une ardeur juvénile. Il m'était facile de sentir son cœur battre plus vivement, et je compris depuis que cette circonstance avait enrichi toute son existence d'un charme particulier.

Vous vous êtes préparé quelque chose d'analogue pour le reste de votre vie; la plupart d'entre vous, vous êtes élèves de cette même institution vénérable qui s'appelle le Séminaire de Québec; plusieurs, vous êtes encore actuellement des étudiants de l'Université-Laval à laquelle nous souhaitons tant de prospérité et d'avantages. Vous vous êtes soustraits à vos études pour répondre à l'appel du devoir et marcher à la protection de notre pays. Au retour dans vos foyers dans quelques jours, quelques-uns pourront dire à leurs enfants, tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont senti pendant ce voyage; puis la vie passe si vite qu'on peut dire que bientôt vous redirez à vos petits-enfants les noms des places que vous avez parcourues, les souffrances que vous avez endurées, le bien auquel vous avez contribué, et plus tard vos petits-enfants parleront de votre prise d'armes, comme je viens de vous parler de celle opérée par mon aïeul il y a bientôt un siècle.

En passant à travers la province de Manitoba, vous avez entrevu un point que nous désirons vous être cher, et que vous ne deviez peut-être pas visiter officiellement en ce corps. Cet endroit c'est Saint-Boniface. Dieu a voulu que vous nous visiez, et pour ce il a envoyé une épreuve qui vous est sensible à tous; il a retiré de vos rangs un de vos camarades, le jeune

Blais, dont la déponille repose dans ce cimetière et pour le repos de l'Âme duquel nous venons tous de prier.

Un écrivain célèbre a dit que l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Vous vous êtes attachés au Nord-Ouest parce que vous y avez souffert. Calgary est devenu un centre d'attraction pour vous parce que vos larmes ont coulé sur la tombe d'un camarade aimé. Saint-Boniface réclame le même privilège; en mêlant nos regrets nous mêlons nos sympathies et vous vous souviendrez de Saint-Boniface. Ailleurs, il vous a fallu conquérir l'estime, le respect et la confiance, et, cette conquête, votre bonne conduite vous l'a assuré.

Laissez-moi vous féliciter du succès que votre bataillon a remporté sous ce rapport. Nous vous avons suivi d'un œil trop affectueux pour ne pas saïer le moindre détail de ce qui s'est passé là-bas dans l'extrême Ouest. Votre bonne confiance fait qu'en partant vous avez laissé des regrets au milieu de ceux même qui tout d'abord vous étaient les moins sympathiques.

Ici, Messieurs, un sentiment tout différent vous avait précédé: nous vous connaissions avant de vous voir, nous vous aimions avant de vous connaître, et vous aviez droit de ne pas vous attendre à autre chose qu'à l'intérêt affectueux que nous vous portons.

Maintenant, vous devez partir. Retournez vers ceux qui vous aiment le plus sensiblement ici bas, reprendre les occupations auxquelles vous vous êtes arrachés au prix de tant d'inconvénients. Retournez, mais permettez-moi de vous le demander: ne nous oubliez pas. Vous avez vu notre pays; vous avez compris que les Canadiens sont parfaitement à leur place ici, et puisque c'est surtout le nombre qui nous fait défaut, chacun de vous en revenant ou en envoyant quelqu'un aidera à combler le déficit qui rend notre position plus faible qu'elle ne serait d'ailleurs.

Avant de partir, laissez-moi vous dire combien je suis vaincu que tous et chacun de vous, officiers et soldats, tenez à maintenir l'honneur de votre bataillon sans tache, et combien vous êtes déterminés à ce que les séductions d'une ville en fête, ne viennent pas ternir l'éclat que votre bonne conduite a fait jaillir sur le corps auquel vous appartenez.

À ces conditions, vous rentrerez dans vos foyers emportant un souvenir agréable que rien de pénible n'altérera, et puisqu'il nous faut nous séparer, permettez-moi de vous le répéter: partez, messieurs, mais qu'au moins quelques-uns d'entre vous reviennent et que la bénédiction du ciel soit sur vous tous. Au nom du Père, du Fils du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Guérison miraculeuse.—Au pèlerinage à St-Anne de Beaupré des gens de St-Hyacinthe et des paroisses environnantes, plusieurs guérisons miraculeuses ont eu lieu, dit le *Courrier de St-Hyacinthe*.

Une des plus frappantes est celle-ci, dont nous tenons les détails de la personne même qui en a été l'objet:

Victorine Guertin, orpheline âgée d'une quinzaine d'années, qui demeure à l'hôpital de cette ville, souffrait, depuis deux ans, d'un mal au genou. Elle boitait fort et même, en ces derniers mois, elle dut se servir d'une canne.

Ces faits, l'enfant les affirme: les sœurs de l'hôpital en témoignent et le médecin qui la soignait assure que le mal, sans être incurable, devait durer longtemps.

Or, dans le sanctuaire de St-Anne, mercredi, aussitôt après avoir communiqué, la jeune fille éprouva à son genou: malade une sensation inaccoutumée et se sentit parfaitement guérie. Elle laissa au balustrade la canne dont elle se servait et marcha très-bien.

Nous l'avons vue hier, à l'hôpital. Sa démarche est aussi ferme que possible et elle ne ressent aucune douleur. Les yeux humides des larmes de la reconnaissance, elle nous a raconté sa guérison. Nous laissons à penser si elle est heureuse et a foi en la protection de St-Anne.

Colonisation au Lac Temiscamingue.—Nous prenons les renseignements suivants de *La Vallée d'Ottawa*,